

## Concetta Ciuro

### Depuis « le sujet parle avec son corps » jusqu'à « je parle avec mon corps \* »

Dans un premier temps, en lisant le cours de Colette Soler « L'encorps du sujet <sup>1</sup> », j'ai été interpellée par cette expression de Lacan : « le sujet parle avec son corps ». Freud indiquait, parlant de ses premières patientes hystériques, qu'à l'occasion le symptôme se mêle à la conversation analytique. Ce qu'il veut nous faire comprendre, c'est que ça ne parle pas seulement dans l'association libre, mais aussi dans les manifestations psychosomatiques. C'est-à-dire que le symptôme que l'on déchiffre, on lui donne un sens et, de ce fait, il devient parole. Lacan, quant à lui, n'a pas récusé cette thèse freudienne, mais il l'a repensée en disant que le symptôme est un message. C'est sa première théorie du symptôme dans le champ du langage : le symptôme est un message, autrement dit une « parole bâillonnée », une parole captive qu'il faut délivrer, qui attend son lecteur et son interprète, c'est-à-dire l'analyste.

Cette thèse est ancienne et déjà présente dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », en 1960 <sup>2</sup>. Dans ce passage Lacan s'interroge sur le sujet de l'inconscient et y répond que le sujet de l'inconscient est le sujet représenté par la chaîne inconsciente refoulée, qui n'est rien d'autre que la chaîne de la pulsion (graphe du désir). Lacan énonce : « [...] saisir qu'il soit difficile de le désigner nulle part comme sujet d'un énoncé, donc comme l'articulant, quand il ne sait même pas qu'il parle. D'où le concept de pulsion où on le désigne d'un repérage organique, oral, anal, scopique et invoquant, qui satisfait à cette exigence d'être d'autant plus loin du parler que plus il parle ». Dans cet extrait, on est très près d'une formule qui dirait : le sujet de l'inconscient, c'est ce qui parle avec son corps, au sens de ce qui parle avec la pulsion. Lacan écrit la structure de la pulsion  $\$ \diamond D$  et qualifie la pulsion de trésor des signifiants ou de l'activité pulsionnelle elle-même. La pulsion écrit les traces que laisse le dire de la demande sur le corps. C'est dans la pulsion que le sujet parle avec son corps. Et ces traces, Lacan nous dit que ce sont

des coupures. Aussi bien découpage de la zone érogène sur le corps que détachement de l'objet sur la fonction organique.

Quand, en 1973, Lacan dit : « Il parle avec son corps », cela veut dire avec la pulsion. Lacan ne pense plus le symptôme comme une parole, il le pense plutôt comme une inscription, une lettre, comme de l'écrit, non pas comme de la parole. Cette autre façon serait de la référer à l'activité pulsionnelle, car la pulsion est une activité, comme le fait de parler, et donc c'est à ce niveau que l'on serait le plus près du sens fort de cette expression.

Deux ans plus tard, en 1975, Lacan viendra avec cette affirmation qui consiste à dire : la pulsion, c'est « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ». C'est dans le texte « L'étourdit » (1972) que Lacan a élaboré ce qu'il appelle le dire.

Dès le début de « L'étourdit », Lacan donne des indications sur la relation du dire et du dit avec sa formule : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend <sup>3</sup>. » Le dire est un « qu'on dise », il est du côté de l'énonciation (inconsciente). Le dire se distingue des dits, les dits étant les énoncés, ce qui s'enregistre. Le dire, c'est l'acte de produire des dits.

Toujours dans « L'étourdit », Lacan nous indique qu'il y a deux dire : le dire de la demande et le dire de l'interprétation. Donc, quand il dit « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire », c'est l'écho dans le corps du fait que le discours de l'Autre porte le dire de la demande. Mais qu'est-ce que cet écho ? L'écho désigne l'effet du dire sur le corps avec la thèse que l'entrée du sujet dans le symbolique agit sur le corps. Le symbole est le meurtre de la chose. Ce qui veut dire que dans tout langage il y a mortification de la chose : de la mère chez Freud, et un reste de jouissance toute chez Lacan. L'écho est également un renvoi du son, ici on peut le prendre comme un renvoi du dire de la demande qui n'est rien d'autre que l'activité pulsionnelle.

Pour illustrer ce qui précède, je vous propose le cas clinique de Jean-Paul Sartre, avec des extraits de son livre *Les Mots* <sup>4</sup>.

Jean-Paul est né à Paris en 1905. Il a très peu connu son père. Dès sa naissance, celui-ci tombe gravement malade. Jean-Paul est alors placé en nourrice, où il souffre d'une grave entérite et passe à son tour très près de la mort. La mort de son père, survenue très vite dans sa toute petite enfance, fut, dit-il, la « grande affaire de [sa] vie ». Elle rendit sa mère « à ses chaînes », c'est-à-dire ses parents, et « donna à Jean-Paul la liberté » : « À la mort de mon père, Anne-Marie et moi nous nous réveillâmes d'un

cauchemar commun ; je guéris. Mais nous étions victimes d'un malentendu : elle retrouvait avec amour un fils qu'elle n'avait jamais quitté vraiment : je reprenais connaissance sur les genoux d'une étrangère <sup>5</sup>. » Sa mère lui répétait alors, cent fois par jour, non sans intention : « Karlémami nous attendent ; Karlémami seront contents, Karlémami... », évoquant, par l'intime union de ces quatre syllabes, l'accord parfait des personnes. « Je n'étais qu'à moitié dupe, note Jean-Paul, je m'arrangeais pour le paraître entièrement : d'abord à mes propres yeux. Le mot jetait son ombre sur la chose ; à travers Karlémami je pouvais maintenir l'unité sans faille de la famille et reverser sur la tête de Louise une bonne partie des mérites de Charles <sup>6</sup> » – Louise étant sa grand-mère et Karl son grand-père.

« Karlémami » démontre bien que ce qui se transmet entre le sujet Jean-Paul et ses parents est un mode de relation à la parole et au langage qui porte la marque de la façon dont sa mère l'avait accepté. Jean-Paul Sartre raconte très bien dans *Les Mots* comment son imprégnation de ce Karlémami, et lui-même, comme symptôme, sont venus répondre à cette vérité particulière de la conjonction familiale, en paraissant réaliser entièrement dans son corps l'objet noué à ce Karlémami. Enfin, pas tout à fait entièrement, car s'il précise n'en avoir été qu'à moitié dupe, il démontrera comment il réussira à s'en séparer, à se détacher de la valeur de jouissance qu'il commença par y trouver. C'est dans les traces que laisse *lalangue* (différente de la lettre) – ici Karlémami – que vont s'ancrer pour lui, au cours de son enfance, sa façon de sustenter son corps et les fondements du symptôme.

Ce qui se transmet, ce dont l'enfant hérite, c'est la façon dont *lalangue* a été parlée et entendue dans sa particularité. Jean-Paul se dit lui-même « victime d'un malentendu <sup>7</sup> » et on va voir, comme le dit Lacan, que c'est par là qu'il va attraper le statut de son corps en tant que réel, que vivant. « Le corps, soutient Lacan, ne fait son apparition dans le réel que comme malentendu. » Soyons ici radicaux, précise Lacan : « Votre corps est le fruit d'une lignée dont une bonne part de vos malheurs tient à ce que déjà elle nageait dans le malentendu tant qu'elle pouvait. Elle nageait pour la simple raison qu'elle parlètrait à qui mieux mieux. C'est ce qu'elle vous a transmis en vous donnant la vie, comme on dit. C'est de ça que vous héritez. Et c'est ce qui explique votre malaise dans votre peau. » Ce « mal dans sa peau <sup>8</sup> », c'est ce que Jean-Paul dit avoir hérité de sa mère et de la façon dont ce qui parlètrait pour lui à qui mieux mieux se trouva condensé dans ce Karlémami. « Karlémami nous attendent, Karlémami sont contents de te voir. » « Karlémami admirait en moi l'œuvre admirable de la terre pour se persuader que tout est bon, même notre fin miteuse. » Sa présence comble

son grand-père : « En un mot, je me donne ; je me donne toujours et partout, je donne tout : il suffit que je pousse une porte pour avoir moi aussi le sentiment de faire une apparition <sup>9</sup>. »

« On m'adore donc je suis adorable. Quoi de plus simple puisque le monde est bien fait ? On me dit que je suis beau, je le crois <sup>10</sup>. » Pourtant, il remarque une certaine boiterie de son être dans ce para-dit de *lalangue* : « Depuis quelque temps, je porte sur l'œil droit la taie qui me rendra borgne et louche mais rien n'y paraît encore <sup>11</sup>. » (La taie de la cornée est une tache permanente, cicatricielle, sur la cornée – dictionnaire Larousse). Sa mère et Karlémami font tout pour qu'il oublie cette taie, cette marque du corps. Lorsque sa mère prend des photos, elle les retouche afin de gommer cette tache. Elle lui laisse pousser les cheveux, bouclés et longs comme une fille, toujours pour cacher ce défaut. Le paradis est bien le lieu du malentendu, l'Autre s'efforce de gommer la différence sexuelle inscrite dans son corps. Mais il précise bien qu'il n'était qu'à moitié dupe, même s'il s'arrange pour le paraître entièrement. Le discours de Karlémami lui sert à façonner une certaine image de lui et de son corps pour supporter le réel qui surgira le jour où le grand-père, excédé que sa fille fasse de son petit-fils une fille, l'emmènera pour lui faire couper les cheveux. Jean-Paul décrit très bien comment, jusqu'à son entrée à l'école communale, l'image de son corps, façonnée par Karlémami, le capte au point qu'« il le corporéifie », dit Lacan, « tout pour la montre », dira Jean-Paul.

Dans « Position de l'inconscient <sup>12</sup> », Lacan consacre deux pages à l'activité pulsionnelle. Il évoque d'abord les objets que l'être perd par nature : l'excrément, la voix, le regard, et dit : « C'est à tourner ces objets, pour en eux reprendre et en restaurer sa perte originelle, que s'emploie cette activité qu'en lui nous dénommons "pulsion". » Nous avons là la définition de la pulsion avec sa double opération, soit :

- reprendre ce qu'il a perdu. Son but est de reprendre, mais ce qui est perdu est perdu à tout jamais et chaque fois c'est un ratage ;
- restaurer la perte. Elle restaure la perte et donc tout est à recommencer, d'où l'insistance répétitive de la pulsion.

Dans l'activité pulsionnelle, l'être parle avec son corps : « se faire bouffer, se faire chier, se faire voir, se faire entendre », et il y a là la présence d'un dire qui se met en acte, se réalise. Lacan dit : « La pulsion est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire », le dire de la demande. Lacan a donc construit son concept de pulsion liée au langage. Tandis que Freud donne une définition biologique de la pulsion et la définit comme une poussée inhérente à l'organisme vivant. Pour Lacan, la pulsion est une

poussée inhérente à l'organisme parlant. *L'infans* jouit dans le babillage et passe dès lors dans le langage. Le langage précède la constitution de la pulsion et l'entrée dans le langage est liée à la perte de l'objet de la réalité, qui devient alors objet pulsionnel, objet *a* cédé à la demande de l'Autre. Dans le cas de Jean-Paul Sartre, l'on peut constater que son objet *a* est l'objet scopique, soit le regard, avec comme symptôme la taie de la cornée, et, du fait de sa structure obsessionnelle, la pulsion tourne autour de l'objet « œil ». Sartre aurait ainsi cédé cet objet à la mère en perdant la vue – perte d'un œil, objet de la réalité qui en chutant devient objet pulsionnel. Telle est la question concernant Sartre, qui possède en tout cas de lui-même une juste vision de la chose...

Dans le séminaire *Encore*<sup>13</sup> écrit en 1973 juste après « L'étourdit », Lacan reviendra sur cette expression « le sujet parle avec son corps » et emploiera la formule « je parle avec mon corps », en ajoutant « et ceci sans le savoir ». Colette Soler, dans son cours de 2011-2012<sup>14</sup>, dira que cette formule est ce qu'elle appelle « conversion généralisée ». Elle ajoutera : « [...] le "je parle avec mon corps" que la psychanalyse a mis en évidence n'a pas de partenaire, ne s'adresse à personne. Que le symptôme se jouit et, de ce fait, se suffit à lui-même, et qu'il faut un artifice de discours, donc son insertion dans un lien social, pour le monter en demande, en adresse. La pulsion elle-même ne demande rien. Elle est une quête, certes, qui va chercher du côté de l'Autre un plus-de-jouir, mais un plus-de-jouir qu'elle prend sans demander l'autorisation. La pulsion s'autorise toujours d'elle-même ».

*Mots clés : lalangue, le corps, la pulsion, écho, Sartre*

---

\* [↑](#) Intervention faite lors de la Journée du rcl du Brabant, le 15 mars 2014, « L'École, un corps vivant ».

1. [↑](#) C. Soler, « L'en-corps du sujet », Collège clinique de Paris, année 2001-2002.
2. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 816-817.
3. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.
4. [↑](#) Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1980. Voir l'article de P. Lacadée, « Les mots pas sans le corps ».

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 17.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 32-33.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 17.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 91.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 29.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 26.
11. [↑](#) *Ibid.*
12. [↑](#) J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 847-849.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 108.
14. [↑](#) C. Soler, « Qu'est ce qui fait lien ? », Collège clinique de Paris, année 2011-2012.